

Fuyante et fugitive

par Giulio Ferroni

Nous vivons plongés dans la vitesse et nous l'éprouvons non seulement lors de voyages souvent sans destination ou par la simultanéité de la communication « en temps réel » ou encore dans l'interchangeabilité illimitée du *zapping* ; mais aussi dans les transformations de la réalité physique, dans les mouvements et les métamorphoses des choses que nous croyions les plus stables — les territoires, les frontières, les villes indiquées sur les cartes et établies depuis si longtemps dans l'espace et le temps, dans une longue histoire qui en a fait les symboles et les formes absolus de l'humain. Aussi les villes, ces villes où l'esprit de la civilisation s'enracine et sa persistance se manifeste, semblent être entraînées par un tourbillon qui les projette dans une fuite en avant, et les conduit à se fuir elles-mêmes, à fuir leur histoire, leur espace vital, poussées par le flux d'un temps destructeur¹.

Rome aussi se retrouve à se fuir elle-même, peut-être plus encore qu'aucune autre ville, plus que Londres, que Paris, que Berlin, plus que le tourbillon de New York lui-même ; elle qui est une sorte d'archétype de l'Occident où se sont rassemblées et d'où se sont propagées, pour le bien et pour le mal, les fondations de notre civilisation ; elle, *urbs e civitas*, qui a fourni à de nombreuses langues les mots dans lesquels se reconnaît la dimension « civile » de l'essence de la cité et l'idée de la ville comme lieu physique et stable des institutions et des formes culturelles, apparaît aujourd'hui davantage *fugitive*. C'est pourquoi

la clausule du sonnet de Quevedo dont Carlo Levi a tiré le titre *Rome fugitive* pour le recueil de textes sur Rome qu'il a écrits entre 1951 et 1963 peut sembler presque d'actualité : « Ô Rome, dans ta grandeur et ta magnificence, / s'enfuit ce qui était inébranlable, seul ce qui est fugitif persiste et dure ! » Levi adapte cette formule aux années d'après-guerre, les années du pouvoir de la démocratie chrétienne, pendant lesquelles les projets et les espoirs enthousiastes suscités par la Libération sont demeurés en suspens : « Dans la Rome de ces dernières années, ce moment 'fugitif' est l'histoire apparente et superficielle de la classe dirigeante italienne, la stabilité précaire d'une restauration, une séquence de scandales, de spéculations, d'affaires, d'enrichissements qui n'ont suscité aucune réaction, le triomphe apparent d'une bourgeoisie cléricale, le flux incessant, parmi des ruines, du fleuve étincelant des voitures sur les pavés vétustes » (p. 35).

Ce *fugitif* saisi par Levi anticipe et prépare au fond l'accélération à laquelle nous avons assisté plus tard, dans le cours du développement frénétique des années soixante, dans la période sombre des années soixante-dix, dans la relance optimiste des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix et jusqu'aux inquiétudes et désagréations du nouveau millénaire. Aujourd'hui la formule prend un sens plus radical : elle peut désigner l'identité romaine prise dans la vitesse d'un présent qui se manifeste par l'accumulation, l'appropriation et la désintégration de l'espace et par le fait que toute expérience et toute donnée essentielle sont réduites à objet d'exhibition et d'apparence marchande, dont l'issue sont la consommation et le gaspillage : dans ce cadre, la mémoire n'agit plus comme une donnée vitale, mais n'est qu'un produit échangeable, consommable et jetable parmi les autres. Dans cette fuite, nous voyons confluer toutes les qualités et les défauts des administrations des dernières années ainsi que l'oscillation entre les acquis de la modernité « positive » projetée vers un modèle culturel

« moderne » (efficacité de la gestion, réhabilitation et réorganisation des espaces urbains, création de grands centres de culture, l'Auditorium en premier lieu, ainsi que les nouveaux musées Maxxi et Macro², etc.), et les nombreuses négligences dont l'administration courante s'est rendue en particulier coupable (engorgement de la circulation, appropriation effrénée de l'environnement, volonté de marchandiser à l'extrême tout « bien culturel », projets spectaculaires délirants, comme celui, heureusement abandonné, du circuit de Formule 1 dans le quartier de l'EUR).

Il est vrai que, pendant les deux dernières décennies du xx^e siècle, Rome a eu une administration meilleure que celles qui avaient cours au temps de Levi : la ville s'est alors envisagée comme le cœur d'une Italie qui laissait derrière elle l'époque sombre du terrorisme et de Tangentopoli³ et qui semblait chercher un nouvel équilibre social en dépit de ses innombrables et déchirantes contradictions. La ville a réussi alors à devenir un point de repère pour la dimension culturelle du pays, tandis que commençaient à pleuvoir les injures de ceux qui, dépourvus de tout sens du passé et de l'histoire, l'appelaient « Rome la voleuse ». Mais alors qu'elle tentait de définir son nouveau *look* moderne et qu'elle mettait en place toutes les nouvelles opportunités de « bonne » consommation culturelle (jusqu'à l'institution, peut-être déplacée, d'un festival de cinéma), toute relation vitale avec ses banlieues lui échappait : les zones périphériques de Rome restaient étrangères à ces modèles culturels, tandis que l'habitat évoluait ; le style de vie populaire qui y était toujours en vigueur après-guerre se transformait aussi, attaqué par les formes nouvelles et destructrices de la sous-culture de masse (comme, depuis un certain temps, du reste, Pasolini le regrettait déjà). En attendant, la campagne romaine fuyait, et continue de fuir, de plus en plus envahie par la spéculation immobilière et par un processus de bétonnage qui s'accroît sans cesse et qui

s'accroîtrait plus encore si le secteur du bâtiment n'avait pas durement souffert de la crise.

En bref, il existe aujourd'hui de nombreuses situations particulières auxquelles la notion de *fugitif* telle que Levi l'a définie dans ces écrits est applicable. En traversant la ville, on sent vraiment « à la fois la simultanéité et la juxtaposition des destins et des temps » dont Levi parle dans « Le peuple de Rome » ; nous les ressentons vraiment dans ce flux temporel qui croît et détruit et, dans la manière dont les années et les choses se consomment dans un tourbillon confus, elle semble garder le secret indéchiffrable de l'histoire qui s'écoulait et s'écoule encore. Du reste, il ne s'agit pas de l'une des nombreuses villes du monde, mais de Rome elle-même ; et parfois, le soir, en revenant d'un spectacle ou d'un dîner, un Romain peut ressentir un accablement soudain en empruntant la Via dei Fori Imperiali en voiture en venant de la Piazza Venezia et en reconnaissant aussitôt le Colisée, là, au bout de la rue : cette vision coutumière et habituelle, à laquelle il ne prête guère attention, peut apparaître inopinément étrange et éloignée de la réalité. Est-il possible que là, en arrière-plan, il y ait, fixée depuis tant de siècles, une telle chose ? Ayant survécu comme signe tenace d'un monde pour nous en tout démesuré, mais dont cependant la vie actuelle découle : on s'en approche comme d'un édifice sans commune mesure, en glissant sur l'asphalte, et on le contourne presque avec indifférence, en prenant garde de bien conduire une machine métallique mue par une énergie qui, lorsque ce colosse a été érigé (dans un tel rapport de violence et de mort !), était totalement inconnue. Le passé nous échappe au moment où nous le touchons de si près. Mais en peu d'endroits du monde il est possible de ressentir si foncièrement le sens de cette fuite ; à Rome nous le sentons presque sans le ressentir, nous le vivons comme une habitude quasi ignorée, mais qui perdure tout de même dans la façon que nous avons de nous déplacer dans les

1. Le peuple de Rome

L'un des 47 millions de poètes et versificateurs italiens vivants (d'après un recensement récent) a consacré au peuple de Rome l'extravagant quatrain ci-dessous, que j'ai lu par hasard; il recèle quelques vérités, bien que sa valeur littéraire soit loin d'être extraordinaire et que ce ne soit pas du Belli, fût-il apocryphe :

Le peuple de Rome est un *Populusque*¹
au Sénat et à la Curie apparenté
il durera au fil des siècles, *quousque*²
la dernière goutte il n'aura avalé.

Je crois que cette dernière goutte est une référence au « vin des Castelli »; à moins que le poète ne fasse allusion, métaphysiquement, à la fin des siècles, à la dernière goutte du temps, que les Romains auraient descendue jusqu'au bout, avec une paisible indifférence, comme si c'était du vin. Cette interprétation me semble beaucoup trop audacieuse, téméraire même; mais, quelle que soit la façon de lire ces vers, l'une et l'autre interprétation se tiennent; et, au fond, les deux s'équivalent, si l'on songe que seuls les Romains résistent avec un même aplomb au poison âpre et trompeur de leur vin et à celui, qui ne l'est pas moins, du temps; et tout comme ils se sont habitués et mithridatisés à ce vin qu'ils utilisent depuis des époques immémoriales, l'ayant rendu inoffensif grâce au travail du temps, de même ont-ils

apprivoisé le temps grâce au vin, dans lequel ils l'ont noyé tout entier, et avec lui leur passé ancestral et toutes ses gloires et ses misères.

Ce peuple, dit le poète, est un « *populusque* », c'est-à-dire un peuple différent de tous les autres en raison précisément du suffixe *-que*, de cette conjonction qui est son titre de noblesse et que l'on voit écrite partout, sur les ruines, sur les frontons, sur les colonnes et même sur les petites fontaines. C'est sa particule, celle que les messieurs arborent devant leur nom et que le peuple romain porte derrière lui, comme une traîne ou une queue bariolée d'oiseau. Depuis son origine, il a pour ainsi dire été attaché à quelque chose d'autre, dont il était impossible de le séparer : au Sénat, au Gouvernement et à l'Église dont il a toujours été l'appendice nécessaire, la traduction en langue vulgaire. Il n'a toujours vécu que du Sénat, du Gouvernement, de l'Église. Ce peuple est la créature, le mollusque niché dans le superbe coquillage baroque de Rome, ces volutes, cette couleur, cette nacre précieuse sont sa maison, sa coquille il ne la voit que de l'intérieur, la traite avec familiarité, il s'en enveloppe comme d'un vieil habit confortable ; et puisqu'il est le seul à ne pas voir Rome de l'extérieur, il s'avère imperméable à la rhétorique de la ville. Et Dieu sait si la rhétorique de Rome est l'une des plus puissantes, aussi démesurée peut-être que sa grandeur : elle est la « Déesse Rome » qu'aux dires d'un autre de nos poètes, et parmi les plus grands, surréaliste malgré lui, « celui qui manque de te reconnaître a l'esprit cerné par de glaciales ténèbres / et dans son cœur coupable germe la sombre / forêt de la barbarie »³. Le petit peuple de Rome est chez lui dans cette Déesse Rome. Il se promène sur sa peau, mange et s'endort dans sa chevelure, sur son dos il profite de l'air frais du *ponentino*⁴ ; il est à la fois son locataire, son sous-locataire et son propriétaire, il perçoit ses odeurs et ses saveurs. Il est finalement une partie de ses parties ; c'est pourquoi il n'est pas prêt à la respecter et encore moins à tomber en extase devant elle ou,

à plus forte raison, aux pieds de n'importe quelle autre divinité, par essence inférieure à celle sur laquelle il s'assoit paisiblement, vague à ses affaires ou fait l'amour.

C'est ce suffixe « *-que* »⁵, collé à ses basques, qui rend ce peuple à la fois proche et familier de la vie des dieux célestes et des puissances terrestres. Les peuples des autres villes ont souvent été des serviteurs, parfois des maîtres, et ils se sont rapprochés pour s'occuper de choses qui n'avaient rien à voir avec l'exercice du pouvoir, comme les commerces, la navigation et l'industrie, ou les arts et l'agriculture. Le petit peuple de Rome, au contraire, n'a jamais été ni serviteur ni maître, et jamais ou presque jamais il ne s'est soucié de ces activités artistiques ou industrielles ; au lieu de cela, il a vécu avec les seigneurs, dans leurs palais et dans leurs églises, il a travaillé librement pour eux, les a promenés en carrosse, les a nourris, dégrossis, habillés, les a amusés tout en s'amusant : bref, il a toujours été un complément nécessaire à la Puissance, qu'il s'agisse du Sénat romain, de l'Empire, de l'Église ou du Gouvernement, monarchique ou républicain. Habitué à la compagnie de consuls, de papes, de cardinaux, de princes, de gouverneurs, de ministres, de chefs de division, il s'est accoutumé à les considérer comme des égaux, à les dévisager comme de simples êtres humains, jusqu'à devenir imperméable aux séductions du pouvoir. Cette promiscuité, étroite et ininterrompue, a fait en sorte que la différence entre un seigneur et un homme du peuple, à Rome, réside surtout dans la manière de s'habiller et dans la richesse : il est impossible de distinguer un prince romain de son cocher en se fiant aux pensées, aux manières de se comporter, aux gestes, aux sentiments ou aux faciès : le prince ressemble au cocher et le cocher au prince (encore faut-il qu'il s'agisse d'un vrai prince et d'un vrai cocher, l'un et l'autre étant, à vrai dire, très rares). Les deux clefs croisées d'argent et d'or, la blanche et la jaune, qui ouvrent au reste de l'humanité les portes du

ciel et de la terre, le petit peuple de Rome, à force de les avoir sous les yeux, a fini par les considérer comme celles de sa propre maison⁶.

Cette maison, la plus belle au monde, est la ville de Rome, où semble s'être cristallisé une ingéniosité inépuisable, merveille ininterrompue d'architectures, de formes, de couleurs, d'images de toutes les époques. Le peuple qui l'habite est ainsi devenu indifférent à cette beauté qui fit et fera battre d'extases sincères ou artificielles tant de cœurs.

Pour toutes ces raisons évidentes, ce peuple est le moins rhéteur, le moins idolâtre et le moins fanatique au monde (ce n'est pas un hasard si « fanatique » signifie « fou » dans l'argot romain). Le temps non plus ne l'effraie pas ni ne le touche, parce qu'il gît amassé sur le pas de la porte, à portée de main, Rome étant l'image même du temps, de la contemporanéité infinie. Affranchi ainsi de toute soumission extérieure et de toute émotion ou crainte intérieure à l'égard de l'État et du Pouvoir, de l'Église et de la religion, du Temps, de ses gloires et de ses grandeurs, des idées universelles (qui ont séjourné ici) et de la beauté elle-même, ce peuple a acquis la renommée d'être sceptique et indifférent. Mais toutes ces choses qui ne semblent pas le toucher, il les porte finalement en lui-même : ses gestes, ses actes, les traits mêmes des visages sont imprégnés d'une fougue oratoire, d'une antique grandeur, d'une intelligence du pouvoir ; et ses paroles sont dignes de rois, de princes, de cardinaux ; tous ses élans sont empreints d'une beauté naturelle. Tout en lui est devenu palpable, physique : c'est un peuple ancien tout à fait adulte, sans restes de jeunesse ni traces de romantisme. De même, Belli, qui est son chantre, est le moins romantique, le plus mature et le plus puissamment tragique des poètes italiens⁷.

Ici, tout a déjà existé ; mais cette existence, au lieu de se dissoudre dans la mémoire, s'est perpétuée dans les maisons, dans les pierres, dans les individus : c'est une extraordinaire complexité d'époques et

de conditions qui se traduit en une simplicité absolue de sentiments et d'inclinations. Tout a été expérimenté, hormis la mort, qu'on attend (et « l'enfer pour finir »⁸). Les vertus ne sont ni des idéologies ni des valeurs morales (qu'un temps trop long a progressivement nivelées), mais des valeurs simples et tangibles : la santé, la force physique, bien boire et bien manger, causer avec humour et concision, se faire respecter, être franc et amical. Pour un peuple dépourvu de complexes et de moralisme, toutes les conditions humaines sont concevables, admissibles et normales. Être pauvre, criblé de dettes, avoir des comptes à régler avec la justice, avoir été trompé par sa femme, tout cela relève de la condition humaine ordinaire ; il est normal d'être ivre, et de ne pas se sentir coupable, ainsi que d'être un détenu (comme le chante la plus classique des ritournelles populaires romaines : « Dans la prison de Regina Cœli il y a une marche — celui qui ne la monte pas n'est pas romain, ni de Rome ni même de Trastevere »). En-deçà de toutes ces manières d'être demeure l'homme et sa valeur la plus évidente et la plus essentielle, à savoir le courage d'exister. Un soir, je me suis retrouvé à boire un café sur la Piazza Argentina, dans un local où se réunissent traditionnellement les supporters de football de cette équipe si populaire, la Roma ; la tragédie finale de sa rétrogradation était dans l'air depuis un bon moment, même si le championnat n'était pas encore terminé. Depuis des mois, les clients avaient pris l'habitude de plaisanter tous les jours avec le propriétaire à propos de la situation critique de l'équipe qu'ils aimaient tant : de l'aube à minuit, c'était un échange sans fin de blagues, de mots d'esprit et de discussions.

Ce soir-là, un vieil homme affublé d'un manteau usé et d'une casquette était entré pour acheter un cigare. C'était sans doute un cocher ou un chauffeur de taxi. Il avait lui aussi commencé à plaisanter au sujet de la Roma : « La Roma finira en Ligue 2, disait-il, on la verra jouer contre les Liberini, la Fortitudo, les juniors. Chez moi il y a une

très jolie cour : c'est là que la Roma viendra jouer, je pourrai même regarder le match par la fenêtre. » Et ainsi de suite. Le propriétaire lui avait répondu : « Attends avant de parler, ce n'est pas encore dit, nous allons nous en sortir, c'est sûr. On voit bien que tu supportes la Lazio⁹ ! » En changeant soudainement de ton, le vieil homme avait alors rétorqué : « Je ne suis supporter ni de la Roma, ni de la Lazio ; je parle comme ça pour plaisanter, parce que j'ai l'impression que tout le monde le fait ici. Je ne sais même pas ce qu'est la Roma ou la Lazio, ni ce qu'est le sport, jamais je n'ai regardé un match de football ou parié. Ce genre de jeux me laisse indifférent, je ne les connais même pas. J'ai eu droit à d'autres jeux. J'ai perdu ma mère et mon père à l'âge de sept ans (vous le savez) : j'ai alors commencé à jouer avec la vie. Puis je suis parti à la guerre comme soldat : sept ans, quatre blessures, trois décorations (va savoir pourquoi), j'ai dû jouer à la guerre. J'en suis revenu mutilé et dans l'impossibilité d'avoir des enfants ; mais grâce au registre de l'état-civil j'ai appris que j'en avais (ma femme en avait). Que voulez-vous que je fasse ? Je me suis mis à jouer à la famille. Ensuite, tout le reste du temps, j'ai joué à la faim et à la misère, et j'ai toujours perdu. Maintenant je suis vieux, j'ai soixante-cinq ans et il ne me reste qu'un seul jeu, celui avec la mort ; je voudrais perdre à ce jeu et tout de suite, mais je n'y arrive pas. Si je pouvais perdre, si je pouvais mourir, je serais heureux. J'irais au paradis (car là-haut je vais y aller pour sûr) et je dirais à celui qui est là-haut : « Me voilà. Descends un peu par-là et prends ma place ; et essaye de vivre dans cette ville. »

Ainsi parlait le vieux cocher, comme l'aurait fait un personnage de Shakespeare, avec l'ironie amère de celui qui, ayant refusé tous les charmes et toutes les apparences, se retrouve seul face à son existence, plongé dans un monde nu, totalement réel, où il est possible de s'adresser sans timidité au très-haut.

Ce peuple est donc différent de tout autre, de par sa nature et son histoire, et il en est pleinement conscient, avec une certaine fierté teintée d'ironie. Je veux parler ici de l'ancien peuple de Rome, qui constitue une partie modeste de ses résidents ; une partie qui vit depuis toujours dans les vieux quartiers du centre-ville de la vraie Rome romaine et papale. Il s'agit surtout d'artisans de toutes sortes : des menuisiers, des forgerons, des encadreur, des fontainiers, des cordonniers, des pâtisseries, des confiseurs, des vitriers, des garagistes, des mécaniciens, des porteurs etc. ; et de commerçants plus ou moins importants, qui vont des vendeurs ambulants d'olives vertes et douces, de marrons grillés (voire bouillis, pour les pauvres) ou d'images pieuses, aux propriétaires de magasins tapageurs ou de cafés qui rivalisent en lumières rutilantes et aménagements modernes, aux bouchers, aux hôteliers, aux garçons de restaurant, aux logeurs ; et puis les cochers qui ramènent leurs chevaux dans les dépôts de Trastevere, au soir, dans ces ruelles qui sentent l'odeur champêtre des écuries ; et les chauffeurs de taxi, les camionneurs, les chauffeurs et contrôleurs de tram, les balayeurs ; et aussi des cicérones, des sacristains, des gardiens de lieux saints, de ruines ou de musées ; et tous ceux qui exercent une profession libérale et, naturellement, les employés des ministères et des milliers d'institutions publiques ou semi-publiques. Ce peuple aux petits métiers innombrables vit dans la Rome historique, de Trastevere à San Pietro et à Piazza del Popolo, tout autour des basiliques, et s'étire dans des quartiers plus récents en direction de la campagne, le long des anciennes routes par lesquelles on accédait à la ville. De la campagne, justement, le peuple garde le goût et les mœurs : citadin depuis un nombre infini de générations, il se renouvelle cependant sans cesse grâce à l'afflux des gens venus des villages du Latium, aux liens tissés avec les familles d'origine et à la nature même de cette ville où les troupeaux circulent par les rues du centre pendant la nuit, quand bien même le Forum n'est

plus le Campo Vaccino¹⁰ ; où les grillons chantent sur les corniches du palais Chigi et des milliers d'oiseaux nichent pour s'y endormir sur les arbres de Piazza Argentina au soir, cachés entre les branches comme les fruits sauvages d'une forêt. Ce peuple citadin est en même temps un peuple campagnard, par ses goûts, ses manières, sa façon de penser. Ses distractions préférées sont les promenades en dehors de la ville, les foires au vin nouveau aux Castelli et sa principale activité reste la chasse : des jeunes replets, indolents et paresseux se lèvent avant l'aube et partent sillonner monts et vallées sur leurs Vespa en quête d'oiseaux introuvables.

J'avais l'habitude de prendre mes repas dans une *osteria* à l'entrée du Ghetto, près de la Fontana delle Tartarughe. La cuisine y est excellente et saine, mais on ne vous sert pas de riz, parce que — précisent les propriétaires — ils avaient dû en manger tant et si bien sous les drapeaux qu'ils avaient fait le vœu de claquer pour toujours la porte de leur maison à cette pâture militaire. L'an passé encore, on pouvait y goûter, durant la saison, des asperges sauvages tendres et parfumées, bien meilleures que celles que l'on trouve au marché. J'avais demandé aux propriétaires comment ils parvenaient à se procurer des légumes si parfumés. « Elles viennent juste d'être cueillies — m'avaient-ils répondu — c'est un fonctionnaire du ministère des Finances qui nous les apporte ». Voici la façon dont cet employé, m'avaient-ils expliqué, menait sa vie : le matin, il se présentait au ministère et y restait quelques minutes pour faire acte de présence ; ensuite, il enfourchait son vieux vélo et filait vers la campagne, empruntant la route Salaria ou Flaminia, où il passait sa journée à chercher des asperges sur les berges. Il connaissait les meilleurs endroits, il en ramassait jusqu'à deux ou trois kilos ; hors saison, il se contentait de champignons, de salade ou de chicorée sauvage. Il rentrait le soir avec son butin, le vendait à l'aubergiste ou le troquait contre un dîner ou du vin. C'était

un employé modèle, qui n'encombrait pas les pièces surpeuplées du Ministère ni ne créait des complications ou des ennuis au public pour justifier son salaire, se bornant à cultiver paisiblement son amour innocent et rousseauiste pour la nature aux dépens de l'État. Cet employé parfait est parti malheureusement à la retraite il y a un an, car il avait franchi la limite d'âge autorisée ; et il avait évidemment arrêté la cueillette de ces asperges succulentes : désormais retraité, à raison il se considérait également exempté de cette tâche, qui constituait son véritable travail de fonctionnaire des finances.

Un autre employé, qui travaille comme huissier dans un ministère et que je rencontre souvent, tard dans la nuit, dans un café, m'avait appris les « secrets du chasseur » comme il les appelait, et surtout la façon dont on abat une bête imposante, un sanglier, une vache, voire un rhinocéros, avec, par exemple, une cartouche de calibre n° 2 fendue à une extrémité, dont l'impact crée un véritable cratère. L'huissier pratique lui aussi la cueillette de champignons, et voici sa dernière aventure : le mois passé, lorsqu'il s'était rendu dans la forêt à la recherche de champignons, il avait trouvé un sac à main avec 120 lires dedans, une pièce de cent lire et deux pièces de dix, et l'adresse de la propriétaire. Il avait restitué le sac à la bonne qui l'avait perdu et qui, se sentant redevable, lui demanda ce qu'il désirait pour le dérangement. « Que nous allions ensemble à l'endroit où tu as oublié ton sac » lui répondit-il pour dire quelque chose, parce qu'elle était tout sauf séduisante ou désirable. « Avec plaisir » dit-elle « quand souhaites-tu y aller ? » « Je lui avais répondu 'demain', mais elle m'y attend toujours », m'avait raconté l'huissier. « On ne doit mépriser aucune femme, mais moi qui n'ai que la cinquantaine, je peux avoir bien mieux ; si je n'en avais aucune, je m'en serais trouvé satisfait. Du reste, ma femme ne peut pas se plaindre : elle n'a jamais dû venir me chercher à l'hôpital ni au commissariat ; car si parfois j'ai pu faire du mal, c'est à peine à une

mouche et sûrement pas à elle, ce dont elle peut s'estimer heureuse ». Qui pourrait jamais deviner, en les regardant extérieurement, les sentiments idylliques et champêtres de ces huissiers, employés et fonctionnaires ? Qui parviendra à sonder pour de bon l'âme d'un fonctionnaire romain ? Un autre huissier, un *ciociaro*¹¹ à la tête de paysan brûlé par le soleil et aux yeux perçants, mutilé et décoré d'une médaille d'argent pour ses actes héroïques pendant la première guerre mondiale, me faisait l'éloge de la peur devant un petit quart de vin. « Vous en savez quelque chose, vous, de la raison pour laquelle j'ai une médaille ? Moi, je n'en sais rien. Je sais seulement que tous les trois mois je reçois deux-cent-trente lires, mais la raison m'en échappe complètement. Nous étions sept couillons, dans le Trentin, nous avions soif, cherchions de l'eau au milieu de la neige : nous étions tellement effrayés ! J'ai pris un coup sur la tête et ne me suis aperçu de rien du tout. À la fin, les six autres étaient tous morts et, à moi, on m'a remis une médaille, va savoir pourquoi. La mutilation ? ça s'est passé sur le Montello¹². J'étais monté sur un sorbier, pour faire le guet, lorsqu'une grenade offensive me tomba dessus, je me réveillai à l'hôpital huit jours plus tard ; on me vola mon porte-monnaie, avec les timbres, les petits ciseaux, les cartes postales déjà affranchies, mon couteau et autres babioles. Le seul courage est celui de la peur ». Giacinto, le serveur dont j'ai parlé dans *La Montre*, qui arborait avec fierté sa propre lâcheté, tenait les mêmes propos. Mais cet huissier qui parlait avec tant de mépris et d'ironie s'enorgueillissait curieusement de l'ancienneté de sa lignée : « Je suis un Ernico, de Piglio ; je descends des Ernici qui existaient déjà sept siècles avant Rome. Je suis un idiot, un *ciociaro*, mais nous, nous étions là sept siècles avant Rome, c'est nous qui l'avons fondée ».

La fierté des temps anciens n'a rien de la rhétorique de la grandeur ou de l'Empire : c'est une fierté presque physique, comme on est fier de la puissance de nos muscles, de notre santé, de notre longévité

(une sorte de longévité du passé, un symptôme de bonne santé historique). J'ai rencontré un poissonnier connu de Campo de' Fiori : tous ses cheveux sont blancs, mais il est droit et mince comme un champion de course à pied ; son visage est fier et hardi, au grand nez classique et aux longs traits, comme les bustes romains du musée du Capitole. « Je suis de lignée romaine, vraiment romaine, depuis qui sait combien de générations, me dit-il ; vous me voyez là, j'ai soixante-quatre ans, et je suis un athlète. Un vrai Romain, je vous dis, jamais malade de toute ma vie. Ma femme (je suis veuf) était une vraie Romaine, elle est morte sans piqûres, en quelques minutes. Elle avait une tension artérielle à tout rompre. Quelle femme ! Vous auriez dû la voir, élancée, brune, une véritable Romaine, elle fut couronnée reine de l'Arenula en 1911 (et ma sœur, Princesse) : elle avait refusé parce que j'étais soldat. Je connais tout le monde à Rome, Trilussa¹³ était l'un de mes amis ». Un camarade qui le poussait à parler, comme ça arrive inmanquablement dans ces conversations de comptoir, l'arrêta net : « Et alors ? ». « Je suis poissonnier, mon père aussi était poissonnier, c'était ça son art. Je veux dire la vérité. Il ne me coûte rien, à moi, de la dire. » « Et alors, quoi ? » « Eh bien, après, rien, après la vérité il n'y plus rien à dire ». Toutes les vertus du peuple de Rome étaient sur les lèvres du poissonnier : les temps anciens, la force, la santé, l'art et la sincérité. L'énergie physique est la première vertu d'un peuple qui est parvenu à la simplicité à force de complexité. Il est fréquent de voir des médailles et des trophées sportifs dans les échoppes et les *osterie*, comme s'ils étaient la plus importante source de fierté pour ceux qui les ont remportés. Dans une petite *osteria* de Trastevere, on peut voir une grande photo encadrée du propriétaire du lieu avec cinq sacs de blé sur le dos et quelques-uns de ses amis debout sur les sacs ; le fils du propriétaire est à son tour boxeur et motard, conformément aux temps modernes. Il y a des marcheurs et des marathoniens amateurs, souvent des chômeurs, qui gagneraient les

compétitions les plus importantes si seulement ils pouvaient se mettre quelques bons steaks sous la dent. Et puis il y a surtout la passion collective pour les motos, les Lambretta, les Vespa, les scooters. Cette passion véritablement désastreuse pour les oreilles et pour la paix est commune à toutes les villes italiennes. Elle relève de raisons diverses : le goût de la virilité, du bruit, de l'affirmation de soi (et même, comme je l'ai dit ailleurs, une sorte de lycanthropie perverse et mécanique). À Rome, ce sont des raisons plus concrètes qui la déclenchent : l'amour pour le vacarme et pour la vitesse, et singulièrement le culte de la force et de l'agilité. Celui qui observe les merveilleux jeux d'équilibre réalisés par les gens du peuple de Rome à trois, quatre ou cinq sur une Vespa, se dit que les célèbres cow-boys ont trouvé des adversaires à leur taille.

Les vertus de la table ne sont pas que des vertus de gourmandise, à base de *pagliate*¹⁴, pâtes à la carbonara et vin de Frascati ; elles sont surtout des vertus sociales : le goût profond de la compagnie, du contact humain, de l'amitié qui est la chose la plus sacrée pour le peuple romain. Les *osterie* sont de véritables lieux de rencontre, des endroits où l'on se rassemble et où la vie devient palpable, le centre de l'existence, tout y est empreint de cordialité et de bienveillance, d'équilibre et d'ouverture. Dans les *osterie*, il existe toute une vie en commun, une connaissance réciproque, une absence de hiérarchies artificielles, une tolérance, un lien simple et profond entre les hommes, qui parvient même à trouver ses propres formes d'organisation. Partout on rencontre des associations, des sociétés et des clubs liés à des *osterie* dont la finalité sociale consiste essentiellement en des déjeuners entre ses membres. On en distingue deux genres : les sociétés d'intérêt et les sociétés de loisir. Dans les deux cas, les membres paient une cotisation hebdomadaire ; dans les sociétés d'intérêt, elle est utilisée pour prêter aux membres l'argent dont ils ont besoin pour vaquer à leurs affaires et avec les intérêts des prêts on finance des déjeuners. Dans les sociétés

de loisir, les cotisations ont plutôt pour but exclusif la préparation de repas pour les membres, une ou plusieurs fois par an. Ces sociétés de gourmands et d'amis sont très nombreuses : on en dénombrerait plus de cent cinquante rien que dans le quartier du Trastevere. Certaines sont réservées aux femmes : principalement des matrones puissantes, des marchandes et commerçantes qui se rencontrent, lors de dîners et de beuveries interminables, au milieu de la violente allégresse, de la liberté de langage et de la redoutable force d'une société matriarcale. À « L'Antica Pesa », une *osteria* connue pour la cordialité de ses propriétaires et sa bonne cuisine, se donnent régulièrement rendez-vous les « Smaniosi »¹⁵ de Trastevere, une association créée en 1902 qui organise un grand repas le 1^{er} mai, une sorte de fête de l'amitié, et d'autres déjeuners tout au long de l'année à proportion des fonds récoltés. Le nom de ces clubs évoque celui des académies anciennes : et, de fait, ce sont de véritables académies populaires, beaucoup plus incarnées, vivantes et chaleureuses que celles littéraires, des académies où l'on mange, joue et chante, où l'on s'amuse et fait du théâtre, où l'on plaisante, improvise et joue à la *passatella*¹⁶, en se sentant solidaires et fraternels, sans se soucier du temps qui passe, paisiblement, tranquillement.

Dans le milieu populaire romain, démocratique, libre, adulte et décomplexé, il y a de la place pour tout le monde, pour toute condition et typologie humaines. Il y a aussi un tas d'hommes bizarres, des apparitions inattendues : des hommes énormes qui traînent leurs corps gigantesques avec une assurance désinvolte, des dames habillées avec des vêtements d'il y a cinquante ans, des êtres qui appartiennent à des époques et à des lieux lointains et oubliés. Un homme recouvert de la tête aux pieds de feuilles de lierre peut tout à coup surgir, comme s'il s'agissait d'une illustration énigmatique de l'antique passion républicaine; dans le quartier du Biscione, on peut tomber sur un vieil

homme dont la fierté est de ressembler à Vittorio Emanuele III, le roi défunt. Des bergers et des éleveurs de chèvres et de brebis vivent à Villa Doria, au cœur de la ville, dans des cabanes, comme s'ils étaient dans les forêts de la Sila¹⁷, gardant intacts leurs mœurs pastorales. Le samedi soir une population bigarrée s'agglutine chez les buralistes pour les derniers paris : des sourds-muets échangent, en gesticulant, autour de prévisions et d'espairs, mais aussi des gueux, des vieilles femmes, des curés, des chauffeurs de trams après leur dernière course. Dehors, on rencontre des musiciens solitaires, qui jouent avec des instruments oubliés, dans des rues vides où le son retentit comme dans un coquillage ; ou les ivrognes qui vous adressent la parole, confiants et convaincus, pour vous parler de la Science, du Monde et du Destin. Un chauffeur de taxi m'avait aperçu, une nuit, avec mon chien Baruc et s'était mis à jouer avec lui, puis m'avait accompagné jusque chez moi en me disant que les chiens sont comme les anges, tout en citant dans le texte Baudelaire, Leopardi et Bakounine, qui, tous, aimaient les animaux. Une fois devant l'entrée de chez moi, il m'avait dit : « Je suis un anarchiste. Ce soir, je suis heureux parce que je vous ai vu, vous et votre chien : je suis absolument heureux, je voudrais pouvoir embrasser ce chien... et tuer un homme ».

Chacun de ces personnages, dans la vaste forêt de Rome, est accompli, en accord avec lui-même, totalement réalisé. Leur genre poétique n'est ni le lyrisme, ni le roman, mais le genre épique (les milliers de sonnets de Belli forment un seul poème épique). Mais qui pourra tous les décrire ? Derrière chaque fenêtre, depuis la variété incessante des architectures et des façades, jaunes et pourpres, se cache une personne unique et réelle, et qui attend seulement d'apparaître et d'être révélée. Qui parviendra à dresser le catalogue de toutes ces vérités vivantes et assurées ? Des femmes, de jeunes beautés sur les marchés ou aux fenêtres, des vieilles assises sur les seuils, des gamins

Table

	« Fuyante et fugitive » par Giulio Ferroni	7
1	Le peuple de Rome	17
2	La solitude de Rome	39
3	La pièce de deux centimes	43
4	Promenade du dimanche	48
5	L'hélicoptère	52
6	Apparitions à Rome	58
7	Le devoir de la comète	62
8	Élégie de la mi-août	67
9	Tourisme hyperbolique	71
10	Tuer le temps	75
11	Points de vue	79
12	Le pouvoir des pauvres	83
13	Brigands et paysans	87
14	Plantes et graines	92
15	La marche	97
16	Les villes vides	102
17	Des filles et des arbres	106
18	Le rossignol et les coqs chantent ensemble	110
19	Voyage d'été	113
20	La nouvelle lune	117

21	San Lorenzo et San Paolo	121
22	Un enfant s'envole	125
23	Après la fête	131
24	Substance et accident	136
25	Les mites	141
26	Les jouets japonais	146
27	Football et hommes de lettres	150
28	Le ruisseau et la rougeole	153
29	Un garçon qui volait des autoradios sur la Piazza Navona	156
30	Le labyrinthe	161
31	La ville des frères	165
32	L'été se fond dans la brume	169
33	Rome fugitive	173
	Notes	175
	Origine des textes	186